

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Band: 85 (1940)
Heft: 7

Artikel: Quelques données sur l'armée allemande
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-348335>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 19.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE MILITAIRE SUISSE

Pour la Suisse :
1 an fr. 12.— ; 6 mois fr. 7.—
3 mois fr. 4.—

ABONNEMENT

Pour l'Etranger :
1 an fr. 15.— ; 6 mois fr. 9.—
3 mois fr. 5.—

Prix du numéro : fr. 1.50.

DIRECTION, RÉDACTION ET ADMINISTRATION :
Avenue de la Gare 33, Lausanne ————— Compte de chèques post. II. 5209

ANNONCES : Société de l'Annuaire Vaudois S. A. — Rue Neuve, 1 — Lausanne

Quelques données sur l'armée allemande.

La rédaction de cet article remonte à plusieurs semaines. Des raisons d'ordre technique nous obligèrent à en différer la publication. Nous pensons qu'il intéressera tout de même nos lecteurs, en leur montrant comment fut créé, instruit et mis en œuvre l'instrument de guerre qui permit à l'Allemagne de mettre successivement hors de cause ses adversaires. (Réd.)

1. *L'attaque convient mieux au soldat que la défense.* C'est par ces mots que commence un ouvrage du colonel-général von Leeb, commandant d'une armée sur le front ouest. L'opinion qui règne dans l'armée allemande, du commandant en chef au dernier soldat, ne pourrait être exprimée d'une façon plus pertinente. L'attaque, disent les Allemands, fait valoir les qualités combattives : le courage, la résolution et l'initiative. Elle seule permet d'anéantir l'ennemi et conduit ainsi à la victoire. La défense n'est indiquée que lorsqu'on ne peut attaquer. Mais dès que la situation le permet, le chef ne doit pas tarder à passer à l'offensive.

Il est significatif que les Allemands continuèrent à admettre

le principe de l'offensive, bien que le traité de paix de 1919 leur eût enlevé tous les moyens de combat paraissant indispensables, d'après les expériences de la guerre mondiale, pour mener une offensive. La Reichswehr ne disposait ni d'artillerie lourde, ni de chars d'assaut, ni d'avions. Cependant, un règlement « Commandement et combat », datant de 1921, signalait déjà les avantages d'une guerre de mouvement offensive. L'introduction de ce règlement dit que le fait d'être dépourvu de moyens de combat modernes ne doit pas empêcher de passer à l'attaque. Une grande mobilité, une bonne instruction militaire, l'habileté à utiliser le terrain et l'obscurité doivent suppléer à un armement insuffisant.

Dès que le pouvoir eut passé aux mains du parti national-socialiste et que le réarmement devint de plus en plus imminent, les chances d'une guerre offensive apparurent toujours plus favorables. Le nouveau règlement « Conduite des troupes 1933 » souligne les avantages de l'attaque d'une façon encore plus marquée que l'ancien. « Celui qui attaque impose la suite de l'action. C'est l'attaque qui fait le mieux valoir les capacités des chefs et de la troupe. La supériorité numérique n'est pas toujours une condition du succès. » Tels sont les principes fondamentaux du règlement allemand encore actuellement en vigueur. Ces principes ne revêtent pas un caractère exclusivement théorique. Ils animent les chefs et la troupe. Les opérations en Pologne, en Norvège et sur le front ouest l'ont démontré.

2. Les Allemands donnent la préférence à l'attaque plutôt qu'à la défense, ce n'est pas par hasard :

Pendant la guerre mondiale, alors qu'ils étaient inférieurs en nombre et devaient combattre sur deux fronts, ils ont néanmoins engagé une guerre offensive sur le front ouest. Toutefois, l'épuisement succéda aux grands succès du début et, contre la volonté du commandement allemand, les opérations se stabilisèrent en une guerre de position. Toutes les tentatives de rompre le front ennemi en vue de recon-

quérir la liberté de mouvement échouèrent. Pendant quatre ans, la guerre traîna sans résultat et prit fin par l'effondrement de l'Allemagne, économiquement moins avantagée que ses ennemis.

Il est donc compréhensible que les chefs de la nouvelle armée allemande, qui avaient tous fait la guerre mondiale, considèrent la guerre de position comme une forme de combat *dégénérée* et qu'ils aient tout fait pour empêcher, dans une nouvelle guerre, la stabilisation des fronts.

En outre le sentiment de supériorité, que le national-socialisme a poussé à l'extrême, a, lui aussi, contribué à fortifier dans l'armée allemande, la volonté d'attaque.

3. Toutefois, les réserves suivantes s'imposent :

La préférence de l'attaque n'a pas incité le commandement allemand à prendre toujours et partout l'offensive. Partant du principe que la supériorité ne peut être obtenue à l'endroit décisif que si l'on réussit à épargner des forces sur les fronts secondaires, le commandement décida de rester sur la défensive à l'ouest, afin de pouvoir engager des forces d'autant plus massives contre la Pologne. La construction des fortifications du « Westwall » a permis à l'Allemagne d'engager à l'est 60-70 divisions, y compris toutes les divisions motorisées et cuirassées, sur les 110 divisions disponibles au début des hostilités. Elle réussit de cette façon à anéantir l'armée polonaise avant le commencement de la lutte décisive à l'ouest.

Ce principe qui a donné de si grands succès aux Allemands dans le domaine stratégique est également appliqué par eux en tactique. Au combat, ils engagent toutes leurs forces à l'endroit où ils cherchent une décision et ne craignent pas de dégarnir sensiblement des secteurs secondaires pour avoir des forces disponibles. La campagne de Pologne nous a révélé nombre de cas, où les troupes allemandes ont dû se défendre contre des attaques de forces polonaises de beaucoup supérieures en nombre. Il est évident qu'en pareille situation, le combat doit être conduit défensivement. Les

Allemands ont créé pour cette forme de combats dans la guerre de mouvement des formations spéciales, extrêmement mobiles, disposant d'une puissance de feu considérable. Ces formations sont capables de tenir sur de larges fronts contre un ennemi supérieur en nombre ou d'enrayer tout au moins son avance jusqu'au moment où le combat a pris fin à l'endroit décisif.

4. Les voisins de l'Allemagne, en premier lieu la France, s'inspirant des expériences faites au cours de la guerre mondiale, avaient construit des fortifications puissantes et profondément échelonnées. On pouvait douter que les Allemands réussissent jamais à imposer une guerre de mouvement offensive. La puissance de feu des armes placées dans des ouvrages blindés résistant aux bombardements était considérée comme si redoutable qu'il paraissait impossible de faire une brèche à travers ces zones fortifiées. Durant la guerre mondiale, on parvint à se défendre avec succès au moyen de mitrailleuses, placées dans des positions construites avec des moyens de fortune, contre des attaques appuyées par une formidable artillerie. En conséquence, les attaques contre les fortifications permanentes et beaucoup plus puissantes des Français et des Belges paraissaient être vouées d'avance à un échec. Certes, le char d'assaut avait fait des progrès depuis la fin de la dernière guerre. Mais les armes antichars s'étaient aussi améliorées. De plus, les fortifications étaient abritées derrière des obstacles naturels ou artificiels continus, qui paraissaient devoir être insurmontables pour les chars de combat.

Si, malgré tout, le commandement allemand voulait imposer la guerre de mouvement, il devait créer un instrument de guerre basé sur des principes tout à fait nouveaux.

Les puissances occidentales étaient, à maints égards, par trop liées à la tradition et à la routine. Elles durent conserver un nombreux matériel suranné. En revanche, les Allemands ont pu utiliser les plus récentes expériences

pour l'instruction et l'armement de l'armée, notamment pour l'aviation.

Notons en outre qu'en Allemagne, depuis l'arrivée au pouvoir du parti national-socialiste, le gouvernement était toujours prêt à donner suite aux demandes des spécialistes militaires. La question des dépenses ne jouait aucun rôle. Le matériel mis à la disposition de l'armée n'était jamais ni trop bon, ni trop cher.

Grâce à une répartition des attributions aussi claire que simple, chacun pouvait, à sa place, travailler à plein rendement. En temps de paix déjà, l'organisation de l'armée allemande était exemplaire : du commandant en chef aux chefs de l'armée de terre, de l'aviation et de la marine de guerre, et des généraux jusqu'aux commandants d'unités, chacun était *responsable* d'une tâche déterminée. Il n'y avait ni décisions de commissions, ni cette opposition nuisible entre les chefs de troupe et l'administration militaire. Les généraux exerçant un commandement étaient, en temps de paix, non seulement les chefs de leur corps d'armée ou de leurs flottes aériennes, mais en même temps dans leur territoire les organes suprêmes de l'administration militaire.

La délimitation des attributions entre les chefs politiques et militaires était aussi impeccable : le Führer et Chancelier du Reich qui, depuis février 1938, est en même temps commandant en chef de l'armée, donnait les *directives* pour l'équipement et l'armement. L'exécution de ces directives était du ressort des chefs militaires qui, à l'abri de toute influence politique, pouvaient assumer l'entière responsabilité de leurs décisions.

Les spécialistes ont reçu pleine liberté dans leur domaine. Le but leur était imposé. D'ailleurs, on s'est fié à leur esprit d'initiative et à leur jugement. Les scrupules bureaucratiques qui, ailleurs, paralysaient le développement de l'armée, furent complètement mis de côté en Allemagne.

Ainsi, au cours de ces quatre dernières années, on a travaillé fébrilement à la mise sur pied de la nouvelle armée.

On s'est pourtant heurté à bien des difficultés et le manque d'officiers s'est fait tout particulièrement sentir. On a réussi tout de même à surmonter tous les obstacles et à créer une armée dont la force offensive dépasse toutes les prévisions.

5. L'équipement et l'armement, l'organisation et l'instruction de l'armée allemande sont adaptés aux exigences d'une guerre de mouvement offensive. Le commandement allemand n'a reculé devant aucune difficulté pour augmenter la force offensive de l'armée de terre et de l'armée de l'air.

a) Le développement de *l'aviation militaire* fut poussé avec la plus grande énergie, parce que les Allemands ont su reconnaître que seule la maîtrise de l'air leur permettrait d'enfoncer rapidement le front ennemi. Lorsqu'elle attaqua sur le front occidental, l'Allemagne disposait d'au moins 7 corps d'aviation à 2 divisions, puis de deux divisions de chasse légères et d'une division de chasse lourde, ainsi que de nombreuses escadres de chasse indépendantes destinées à protéger l'arrière. A la mi-mai 1940, le nombre des avions de première ligne était d'au moins 12 000.

Dans le domaine du matériel, les Allemands innovèrent sur plus d'un point :

Les nouveaux avions de bombardement allemands atteignent des vitesses peu inférieures à celles des avions de chasse. Les avions bimoteurs ont une charge utile de bombes de 1-2000 kg., celle des avions quadrimoteurs atteint même 3000 kg. Leur rayon d'action s'étend jusqu'à 3000 km.

L'avion de chasse lourd bimoteur (Me. 110 et F.W. 187), malgré son pesant armement, a une vitesse équivalente à celle de l'avion de chasse le plus rapide et son rayon d'action lui permet d'accompagner et de protéger les avions de bombardement même dans des raids à longue distance.

Il faut cependant attribuer une importance décisive à la création de puissantes escadres d'avions qui, par le vol en piqué, attaquent à la bombe avec succès les fortifications ennemies et qui, en étroite collaboration avec les formations cuirassées et motorisées, ont permis à l'armée allemande

de progresser rapidement. Les avions de combat en piqué Junkers, à un moteur et munis de freins aérodynamiques, lancent des bombes de 250 et 500 kg. La précision du tir, même sur des buts de faibles dimensions, est tout à fait remarquable.

L'organisation de terre est fondée sur des principes entièrement nouveaux et permet de réunir des formations aériennes de combat considérables dans n'importe quelle région de l'Allemagne et des territoires conquis.

La zone des opérations et les arrières sont protégés contre les attaques des aviateurs ennemis par une puissante D.C.A.

b) L'infanterie de l'air et les parachutistes constituent une arme offensive de premier ordre. Au début de la guerre, l'armée allemande disposait de plusieurs régiments de parachutistes. Ceux-ci sont formés de volontaires choisis, qui furent particulièrement bien instruits comme fantassins et pionniers et soumis à un entraînement intensif de parachutiste. Les Allemands ne se contentèrent pas de lancer des parachutistes isolés derrière le front ennemi, en les chargeant de procéder à des destructions ou de transmettre des renseignements ; au contraire, tant en Norvège qu'en Hollande, ils ont lâché sur des points revêtant une importance stratégique de fortes formations composées de parachutistes et d'infanterie de l'air pour briser la résistance ennemie par une attaque verticale.

Le commandement allemand dispose actuellement de plusieurs divisions de parachutistes et d'infanterie de l'air. Il faut s'attendre à ce qu'elles jouent dans les futurs combats, surtout en cas d'une attaque contre l'Angleterre, un rôle aussi important que lors de l'occupation de Rotterdam ou de la prise du fort belge d'Eben-Emael.

c) Pour augmenter sa mobilité, la nouvelle armée allemande a été largement motorisée. La transformation de nombreuses unités d'infanterie et de troupes montées ou tractées en formations motorisées et blindées ne se fit pas

sans discussions entre les représentants de l'école classique et les partisans de la nouvelle doctrine. Ces derniers, à la tête desquels se trouvaient les généraux Guderian et von Reichenau, finirent par imposer leur manière de voir. Au début de la campagne de Pologne, l'armée allemande disposait de 10 divisions cuirassées et légères et d'un certain nombre de divisions motorisées partiellement équipées en véhicules tout terrain. Les divisions d'infanterie, ainsi que les troupes de corps d'armée et les armées disposaient de nombreuses unités motorisées. Il existait en outre des régiments spéciaux de transport automobiles qui permirent de transporter des divisions d'infanterie entières avec des moyens de fortune.

Après la campagne de Pologne, le général Guderian a pu dire avec raison que le moteur avait vaincu le cheval ! En effet, c'est grâce à ses formations motorisées et cuirassées, ainsi qu'à son aviation, que l'Allemagne a pu anéantir l'armée polonaise en trois semaines. Attaquant avec la plus grande témérité et laissant en arrière les troupes à pied, les divisions cuirassées fonçaient le long des grands axes de pénétration, très en avant sur les arrières de l'ennemi. En peu de temps, les fronts polonais furent rompus et les communications avec l'arrière entravées, ce qui rendit impossible la conduite uniforme des opérations de défense.

Compte tenu des expériences faites en Pologne, on travailla pendant l'hiver 1939-40, à un nouveau développement des formations motorisées et cuirassées. Le matériel fut amélioré : les chars de combat légers et moyens furent dotés de blindages plus résistants et l'on construisit en outre des chars lourds. Les divisions légères, qui avaient une grande mobilité, mais dont la puissance de feu laissait encore à désirer, furent transformées en divisions cuirassées, et l'on organisa en même temps de nouvelles formations blindées. A la mi-mai 1940, le nombre des divisions cuirassées disponibles peut être évalué au moins à 14. On créa en outre des groupes spéciaux entièrement motorisés

et rapides, dont la tâche est de suivre les divisions cuirassées et de tenir le terrain conquis.

Le nombre des formations de transport fut aussi, semble-t-il, fortement augmenté. Lors de l'invasion en Hollande et en Belgique, de nombreuses colonnes automobiles conduisirent l'infanterie jusque dans la zone de combat.

Le cours des opérations en France atteste une fois de plus l'importance des chars de combat et des troupes motorisées. Ce sont eux qui ont permis pour une bonne part au commandement allemand d'imposer à l'adversaire la guerre de mouvement.

Contrairement à la doctrine française, les chefs des formations blindées allemandes ont toujours préconisé l'emploi stratégique des grandes unités cuirassées. Le rôle du char ne doit plus se confiner à accompagner l'infanterie. Il est appelé, dans une certaine mesure, à jouer, dans la bataille, le rôle de la cavalerie d'assaut des temps passés. Dès qu'un point faible se montre, des masses de chars, fortement échelonnées en profondeur et suivies par de l'infanterie et de l'artillerie motorisées, doivent ouvrir une brèche. Pour enfoncer le front et tirer profit du succès tactique, les divisions cuirassées doivent alors foncer en avant à toute vitesse. Les Allemands sont d'avis qu'il est faux de vouloir leur imposer l'allure de l'infanterie. A cet égard, le succès a donné raison au général Guderian et à ses partisans.

Aujourd'hui, la plupart des chars d'assaut disponibles sont constitués en divisions cuirassées et en corps blindés. La division compte environ 450 chars de combat et 50 voitures blindées de reconnaissance. Chaque division comprend en outre une brigade d'infanterie motorisée (motocyclistes et infanterie portée), de l'artillerie, des formations de défense anti-chars et des pionniers.

d) La puissance offensive de l'infanterie a été développée par un armement et un équipement appropriés :

Comparé au nombre des mitrailleuses, celui des canons

et des lance-mines est très élevé. Ainsi, par exemple, le régiment d'infanterie allemand dispose de deux canons lourds de 15 cm., tirant à trajectoire courbe, de 6 canons légers de 7,5 cm., ainsi que de 18 lances-mines lourds et 27 légers (8,1 et 5,4 cm.). La défense anti-chars est aussi très puissante. Appelée avant tout à repousser les contre-attaques éventuelles des chars ennemis, elle joue aussi un rôle décisif dans l'attaque des ouvrages fortifiés. Pour souligner le caractère offensif de cette arme, on ne parle plus actuellement de défense anti-chars, mais de chasseurs de chars. Tout régiment d'infanterie dispose de 12 canons anti-chars et en outre (dans les compagnies d'infanterie) de 27 fusils anti-chars pour la défense à courte distance contre les chars légers. De plus, chaque division comprend un groupe de chasseurs de chars, doté de 36 canons. Depuis la guerre, l'artillerie de D.C.A. est de plus en plus employée pour combattre les chars et pour le tir contre les ouvrages fortifiés. Grâce à leur trajectoire tendue et à la grande vitesse initiale de leurs projectiles, les canons lourds de D.C.A. (de 8,8 cm.) rendent à cet égard de précieux services.

e) Bien que les avions attaquant en piqué accomplissent aujourd'hui des tâches qui incombait précédemment à l'artillerie, celle-ci a conservé son caractère d'arme offensive de premier ordre :

Les Allemands vouèrent leurs soins au développement d'une artillerie puissante, mobile et dotée d'un matériel des plus récents. Pour en accroître les effets, le calibre de l'artillerie de campagne fut porté de 7,7 à 10,5 cm. Les divisions allemandes disposent de neuf batteries d'obusiers de campagne légers (10,5 cm.) et de trois batteries lourdes (principalement des obusiers de 15 cm.). Toutefois, cette artillerie de division, relativement faible, est renforcée, au point d'effort principal de l'attaque, par de l'artillerie de corps d'armée ou de l'artillerie d'armée, surtout par des groupes de canons lourds de 15 et 18 cm. et des

obusiers de 21 cm. Les armées disposent en outre d'artillerie très lourde (obusiers et canons jusqu'à 38 cm., canons motorisés et sur rails) pour les tirs à longue distance et le bombardement de puissants ouvrages fortifiés.

On attache la plus grande importance à la rapidité de l'engagement de l'artillerie. Dans les combats qui se déroulèrent sur le front occidental, on est en effet parvenu dans un temps très court à mettre de l'artillerie en position et à lui fournir les munitions nécessaires.

f) Les *pionniers* constituent une arme offensive très importante. Contrairement à nos sapeurs et pontonniers, les pionniers allemands sont des troupes de combat. Ils ont surtout pour tâche d'attaquer les ouvrages fortifiés et de réduire les obstacles défendus. Leurs tâches techniques (construction de routes et de ponts, installation de logements, construction de fortifications et d'obstacles) ont par conséquent passé au deuxième plan. En dehors de la zone de combat, ces tâches techniques ne sont plus exécutées par les pionniers, mais par des troupes spéciales. (Bau-truppen).

Les pionniers possèdent un équipement de premier ordre : Pour attaquer les fortifications, ils disposent de lance-flammes, d'explosifs et des engins nécessaires pour détruire les obstacles. Pour franchir les rivières, ils se servent de canots en caoutchouc et de pontons à moteur. De puissants tracteurs leur permettent d'enlever rapidement les barrages formés avec des arbres et les barricades.

g) L'instruction des chefs et de la troupe a porté avant tout sur l'attaque. Des exercices de corps à corps et un entraînement sportif intensif devaient fournir au soldat allemand l'endurance et la souplesse requises par la guerre moderne.

On voua beaucoup de temps, dès le début de l'instruction à la formation pour le combat, soit au moyen de la caisse à sable, soit dans le terrain. Pendant la guerre on a renoncé à l'instruction formelle, en revanche l'instruction relative

à l'emploi des armes et du matériel est de plus en plus poussée.

Conformément à la tradition, l'esprit d'indépendance et d'initiative des chefs subalternes fut développé dans l'armée allemande. Les batailles qui eurent lieu en Pologne et sur le front occidental créèrent souvent des situations où le succès dépendait de l'initiative des chefs subalternes. Les méthodes d'instruction appliquées en temps de paix ont donné à cet égard les meilleurs résultats.

Pendant l'hiver 1939-40 les Allemands n'ont pas craint des pertes pour pouvoir entraîner à la guerre, leurs officiers et soldats. Les nombreuses reconnaissances et les fréquents coups de mains, qui eurent lieu entre la Moselle et le Rhin, ont avant tout contribué à habituer la troupe au feu et au corps à corps.

6. Nous essayerons, pour terminer, d'esquisser les *caractéristiques de la stratégie et de la tactique allemandes* en tant qu'il nous est possible de le faire d'après les renseignements dont nous disposons.

I. En matière de *stratégie*, la doctrine n'a pas changé. Les principes de l'école classique, tels qu'ils furent enseignés par Clausewitz, Moltke et Schlieffen, sont encore appliqués aujourd'hui par les Allemands. Ainsi, par exemple, dans la campagne de Pologne, comme dans celle de l'ouest, les Allemands avaient pour but *l'anéantissement des forces ennemies*. Ceux qui ont cru que la lutte serait dirigée en premier lieu contre l'ancien pays ennemi, en vue de ruiner économiquement l'adversaire et de briser la force de résistance de la population, n'ont pas eu raison. Certes, les Allemands ont fait tout leur possible pour porter également atteinte au régime économique des Alliés et affaiblir le moral des Etats et des peuples ennemis. Mais c'est dans le domaine militaire que résidait l'effort principal de la lutte.

Appliquant la stratégie classique, les Allemands se sont efforcés, après la rupture du front, d'*encercler* les forces

ennemies. Les batailles décisives qui ont eu lieu en Pologne, de même que les opérations en Belgique et en France reposent sur les mêmes principes fondamentaux que Schlieffen a consignés dans son étude sur la bataille de Cannes et qu'Hindenburg a réalisés à Tannenberg.

En revanche, ce qui est nouveau et surprenant, c'est la *témérité* inouïe des décisions d'ordre stratégique et la *rapidité* avec laquelle les mouvements ont été exécutés.

Le principe de la *sûreté* au sens de la stratégie française classique, tel qu'il a été décrit par Foch dans ses « Principes de la guerre », paraît avoir été complètement bouleversé par les Allemands. Grâce à leur supériorité morale et matérielle, ils ont pu se permettre de pénétrer dans des secteurs où leurs flancs et leurs communications étaient gravement menacés. En Pologne, comme en Belgique et en France, il arriva qu'à certains moments de puissantes formations allemandes auraient pu être anéanties, si la valeur de combat des forces adverses avaient été égales.

La supériorité tactique de l'armée allemande était si marquée que même des fautes commises dans la conduite des opérations auraient été compensées par la valeur de la troupe. Grâce à son esprit offensif, la troupe pouvait se tirer d'affaire même dans les cas les plus désespérés.

Quelques exemples illustreront cette affirmation :

a) Lors de la marche sur Lemberg, la 1^{re} division allemande de montagne, qui s'était portée très en avant jusqu'aux abords de la ville, était presque complètement encerclée par des forces polonaises de beaucoup supérieures en nombre. Attaquée de toutes parts, cette division résista pendant plusieurs jours, jusqu'au moment où elle fut secourue par d'autres troupes allemandes.

b) Après avoir réussi à faire une brèche dans le front polonais, la 4^e division cuirassée allemande se porta seule jusque dans les faubourgs de Varsovie, dans le dessein de conquérir la ville par un coup de main. Mais cette tentative échoua parce que les chars ne pouvaient combattre

dans les rues et que l'infanterie motorisée de la division était trop faible pour pouvoir attaquer avec succès la capitale polonaise. Pendant un temps assez long, la division fut complètement coupée de ses communications et dut être ravitaillée par la voie des airs. Sa situation paraissait désespérée. Et pourtant elle réussit, non seulement à éviter l'anéantissement, mais à infliger de lourdes pertes aux Polonais.

c) Les divisions motorisées et cuirassées qui se portèrent sur Saint-Quentin et la mer étaient éloignées de deux à trois jours de marche du gros de l'armée. Tant qu'elles ne reçurent pas de renforts, elles étaient sérieusement menacées sur leurs flancs et sur leurs arrières. Si les troupes alliées avaient percé près d'Amiens, ce à quoi on pouvait s'attendre, les colonnes allemandes auraient pu être complètement anéanties. Néanmoins, le commandement de l'armée allemande ordonna à ces divisions de poursuivre leur avance jusqu'à l'embouchure de la Somme. Le succès de cette entreprise lui donna raison. Dans toute autre armée, le chef qui aurait tenté une opération analogue pendant des manœuvres en temps de paix aurait été très sévèrement critiqué.

Toute l'organisation de l'armée allemande fut faite en vue d'augmenter la mobilité de la troupe. La motorisation sur une grande échelle, la réduction, au strict nécessaire, du bagage des troupes à pied et l'entraînement systématique à la marche au cours de l'hiver dernier, permirent au commandement allemand d'ordonner des mouvements qui auraient été considérés comme inexécutables avant la guerre.

Notons en outre que grâce à la maîtrise de l'air qu'ils possédaient tant en Pologne que sur le front occidental, les Allemands pouvaient, à l'abri de leurs escadres aériennes, marcher en colonnes sur les routes, comme s'il n'y avait pas d'avions ennemis.

Dès qu'une rupture du front se produisit, la lutte fut

menée d'après les principes de la poursuite. Sans tenir compte des ennemis qui se maintenaient encore sur les côtés des couloirs de pénétration, des colonnes profondément échelonnées avancèrent le long des routes pour enfoncer un coin dans le territoire ennemi. Lorsqu'une résistance se manifesta, l'attaque était amorcée, sans une longue préparation, de la profondeur même de la colonne en marche. Contrairement à la doctrine française, les Allemands renoncèrent sciemment à procéder systématiquement en phases séparées (marche d'approche, prise de contact, engagement, attaque). Conformément aux principes de la bataille de rencontre, ils continuèrent leur marche en avant, mais avec cette différence que leur avant-garde n'était pas formée (comme parfois chez nous !) de quelques compagnies d'infanterie, mais de puissantes formations cuirassées et motorisées, efficacement appuyées par des avions attaquant en piqué.

Notons aussi que les Allemands donnèrent à la conduite des opérations une empreinte différant complètement de celle de la guerre mondiale. Les généraux allemands, dont certains sont assez jeunes, ne commandent plus leurs grandes unités d'un quartier-général éloigné du front. Ils suivent les combats en avion ou en automobile. Le chef allemand va à la bataille à la tête de ses troupes ! Le général Guderian écrit avec raison : « Les divisions cuirassées donneront à l'armée un nouveau Seydlitz ».

II. En ce qui concerne la *tactique* appliquée par les Allemands, il convient de dire ce qui suit :

a) La *collaboration entre les armes* est excellente.

Une étroite liaison existe entre l'infanterie et l'artillerie. Le plus souvent, les chefs de l'artillerie n'attendent pas que l'infanterie demande leur appui, mais ouvrent le feu de leur propre initiative.

Citons aussi la collaboration entre les formations cuirassées et l'aviation. L'artillerie, pendant l'attaque, ne peut efficacement soutenir les formations blindées qui se portent

en avant à toute vitesse. Ce rôle incombe alors aux avions attaquant en piqué. La liaison entre l'aviation et les troupes motorisées et cuirassées est excellente. Les avions de reconnaissance signalent aux formations blindées la défense anti-chars ennemie et les contre-attaques de chars en préparation. D'autre part, les troupes blindées font appel, par radio, aux avions de bombardement en piqué dès que se manifeste une résistance qu'elles ne sont pas en mesure de briser par leurs propres moyens.

Enfin, mentionnons l'étroite collaboration qui se manifeste entre les pionniers et les autres armes combattantes pour l'attaque d'ouvrages fortifiés. Les Allemands ont développé un procédé nouveau pour l'attaque des fortins ennemis, qui a donné de bons résultats :

On cherche tout d'abord, par des tirs d'artillerie et des attaques en piqué, à neutraliser et à démoraliser les hommes occupant l'ouvrage. Des tirs à obus fumigènes empêchent la garnison d'observer. Sous la protection du feu et des bombes, des troupes d'assaut (pionniers, fantassins, chasseurs de chars et D.C.A.) s'approchent de l'ouvrage. Les canons antichars et de D.C.A. tirent à courte distance sur les meurtrières. Puis la garnison est contrainte, au moyen de lance-flammes (portant jusqu'à 80 ou 100 m.), de quitter son poste de combat. Les meurtrières sont ouvertes au moyen de charges explosives et, si la garnison ne se rend pas, elle est attaquée à coups de grenades à main et par des lance-flammes.

Lors de la prise du fort d'Eben-Emael, ce procédé fut complété par l'atterrissage sur le fort de parachutistes et de groupes d'assaut transportés en planeurs. Avant l'attaque des pionniers, ils détruisent les coupes blindées au moyen de lance-flammes et de charges explosives.

Dans nombre de cas, les avions attaquant en piqué et l'artillerie suffirent d'ailleurs à amener la reddition de l'ouvrage.

b) Les attaques au moyen des chars ont généralement

été exécutées, semble-t-il, suivant les procédés connus avant la guerre.

En principe, les chars attaquent en grand nombre et échelonnés en profondeur. Leur tâche est de faire une brèche dans le front ennemi. En général, l'attaque se fait en plusieurs vagues. Les premières traversent la zone de l'infanterie ennemie, en livrant d'abord combat à la défense anti-chars, puis à l'artillerie et aux formations blindées ennemies chargées de contre-attaquer. Les échelons suivants attaquent les nids de mitrailleuses ennemies les uns après les autres et brisent la résistance qui se manifeste encore dans la zone d'infanterie après le passage des premières vagues. Au besoin, quelques compagnies de chars peuvent appuyer immédiatement les troupes motorisées et l'infanterie pour supprimer la résistance qui existe encore dans des points d'appui défendus avec acharnement.

Depuis que les combats prirent plus ou moins le caractère d'une poursuite, les formations blindées opèrent d'une façon indépendante. Lorsque les chars furent lancés dans la direction d'Abbeville, par exemple, ils n'étaient accompagnés que des unités motorisées des divisions cuirassées et des formations rapides. L'infanterie et le gros de l'artillerie étaient à plusieurs jours de marche en arrière.

c) Pour terminer, nous décrivons encore la méthode de combat de l'infanterie de l'air et des parachutistes :

Après une reconnaissance approfondie du terrain, les avions de chasse lourds et les escadres de bombardiers survolent d'abord la place d'atterrissage et chassent ou détruisent les avions ennemis. En même temps, des avions attaquant en piqué et des avions d'assaut opèrent contre la D.C.A. ennemie et la défense terrestre dans les environs de la place d'atterrissage.

Ce n'est qu'au moment où la maîtrise de l'air est assurée et que la défense adverse au sol est anéantie que l'atterrissage commence. S'il faut encore compter avec une résistance, les parachutistes descendent pour assurer l'atter-

rissage des avions de transport. En revanche, comme ce fut le cas à Oslo, par exemple, s'il n'y a pas lieu de craindre une défense de la place d'atterrissage, les avions de transport descendent sans attendre l'intervention de parachutistes.

En règle générale, les parachutistes sautent d'une faible hauteur (100 m. et moins). Les parachutes s'ouvrent automatiquement. En quelques secondes, les hommes arrivent au sol, se défont de leurs parachutes et occupent, suivant un plan exactement fixé d'avance, les alentours de la place d'atterrissage.

Les avions transportant l'infanterie de l'air suivent à brefs intervalles. Cette infanterie renforce les parachutistes jusqu'à ce qu'une position de défense soit peu à peu assurée de tous côtés.

A Rotterdam, les parachutistes allemands et un bataillon d'infanterie transporté par avion ont tenu l'aérodrome, le pont de la Meuse et d'importants bâtiments pendant plusieurs jours, jusqu'au moment où les troupes motorisées atteignirent la ville.

Capitaine X.
